





















## LE GRAND DOSSIER



1952, mer du Labrador. A bord du chalutier « Bois-Rosé ».

ANITA CONTI/VU

## L'AMOUR DE LA MER

**L**A mer ? « Aimer, célébrer, pratiquer », diraient les Bouvard et Péculchet d'aujourd'hui. Des foules compactes se pressent chaque année au Salon nautique, s'extrayant des embouteillages de la porte de Versailles pour faire la queue devant des bateaux chaque année un peu plus larges, un peu plus confortables et un peu plus chers.

Les ports de plaisance sont pleins à craquer, on va bientôt construire des parkings à étages pour les bateaux. En attendant, des kilomètres de pontons ourlés de milliers de coques de plastique s'interposent entre le quai et l'eau libre. Tout le monde, ou presque, navigue, la rade de Brest, en juillet, a des allures de place de la Concorde, le nautisme est devenu une industrie, et tous les bateaux, ou presque, sont construits chez Bénéteau.

On ne va pas de plus en plus en loin – puisqu'on est déjà allé partout – mais de plus en vite, y compris et surtout à la voile. Les records tombent à chaque instant. L'Atlantique et l'océan Indien sont devenus des pistes de compétition, plus ou moins bosselées, pour des catamarans monstrueux, aussi bardés de technologie

qu'une formule 1, et où l'on navigue casqué. L'extrême, pour échapper au banal, mais l'extrême qui devient banal. Ou alors le luxe, le confort absolu, comme un déni de la mer : les paquebots de croisière comme on n'en avait jamais construit – le nouveau *Queen-Mary*, sur cale aux Chantiers de l'Atlantique –, et qui isolent de plus en plus leurs passagers dans un cocon doré, indifférent au roulis, à tout ce qui bouge et qui mouille.

Alors, trop, c'est trop ? Trop de bateaux, trop de navigateurs, trop de possibilités, trop de technique, et trop peu de mer ? Ne resterait-il, pour la retrouver vraiment, la rêver, ensorcelante ou terrifiante, que les livres ? Le choix, en la matière, est considérable – les pages qui suivent en attestent amplement. Il y en a de bons et de moins bons, car la mer n'est pas plus facile à dire qu'à vivre, et l'emphase ou le lieu commun guettent, aussi redoutables que les récifs.

Mais Michel Le Bris est un guide excellent pour découvrir ce qu'il y a de meilleur dans cette littérature où, comme il l'écrit, la mer est d'abord « un espace mental », une « mer intérieure ». Depuis les trop peu connues *Deux années sur le gaillard d'avant* de Richard Henri Dana jusqu'à la célèbre (en Angleterre) série des « Hornblower », le choix est plus que

vaste, et l'imagination autrement titillée que dans les marinas.

Des récits, des romans, des ouvrages savants, et pourquoi pas des encyclopédies, pour se remettre en tête les exploits incroyables de ces hommes qui ont ouvert la mer sur leurs tout petits bateaux, de Pythéas le Messaliote à Magellan ? Sans oublier une toute nouvelle biographie de « notre » Tabarly, celui qui a converti, à force d'exploits et de mutisme, une génération de Français à la navigation à voile. Peut-être, entre autres, parce qu'il avait incarné cette transition entre la marine (de plaisance) en bois et l'hypertechnologie, entre l'antique *Pen-Duick I* et les hydroptères, en passant par les lests en uranium. Tabarly qui boucla la boucle à l'envers, mourant éjecté de son cher *Pen-Duick I*, lui qui, jeune, n'avait que mépris pour ceux qui tombaient à l'eau « parce qu'ils n'avaient leur place sur un bateau ».

Les livres donc, mais aussi, pourquoi pas, le bon vieux Musée de la marine de la place du Trocadéro, où tout le monde est sans doute allé, mais où il faut sans doute retourner. Et puis une revue, chère à tous ceux qui n'ont jamais pu regarder ou toucher sans émotion le galbe d'une coque en bois : *Le Chasse-Marée*, entreprise étonnante, improbable, mais étonnamment réussie, et qui a contribué à

**Côtes souillées, ports bondés, Salons, records et croisières, ne resterait-il, pour rêver la mer, que les livres ? Récits, romans, dictionnaires, tous sont prêts pour l'été...**

redonner vie et couleur à ce qu'on appelle le « patrimoine » maritime : les bateaux d'un autre temps, qui désormais renaissent et se multiplient, à force d'amour et d'huile de coude.

L'honnêteté, pourtant, oblige à dire que tout ce qu'on a écrit plus haut, tous ces ronchonnements sur le temps qui passe, les vilains plastiques et les jolis vernis, la noblesse du sextant et la vulgarité du GPS, n'est pas tout à fait vrai, pas tout à fait sincère. Certes, il y a désormais trop de gens, non seulement sur la terre, mais aussi sur la mer. Mais cela n'empêche pas de l'aimer, telle qu'elle fut et telle qu'elle est toujours. Il y a certes des sacs en plastique en plein milieu de l'Atlantique, mais il y a aussi des poissons volants, et c'est eux qu'il faut regarder.

Et pour découvrir ce qui se cache entre les lignes d'un bon livre de mer, il vaut tout de même mieux avoir senti un pont se soulever sous ses pieds, avoir reçu quelques giclées d'eau salée dans la figure. Et puis, même avec un foc à enrrouleur, de l'eau chaude sous pression, une veste en Gore-Tex, un radar et un fax pour recevoir la météo, il suffit que le vent se lève et que les vagues se fâchent pour qu'on se retrouve tout petit, comme jadis.

Jan Krauze

**SOMMAIRE****MÉMOIRES**

Des Phéniciens aux grands découvreurs de continents, sans oublier les négriers, les armateurs et les arsenaux, les historiens racontent...

p. 12 et 13

**PASSIONS**

Entre la littérature et la navigation, il y a beaucoup de points communs. Des écrivains analysent la nature de leur amour du grand large

p. 14 et 15

**AVENTURES**

Pirates, boulingueurs, corsaires, Michel Le Bris dresse le catalogue d'une bibliothèque idéale

p. 16 et 17

**ENTRETIEN**

Isabelle Autissier a fait quatre tours du monde en solitaire avant d'abandonner la course. Elle défend aujourd'hui le « phare du bout du monde » de Jules Verne

p. 18

























































